



CES Psicología
E-ISSN: 2011-3080
revistapsicologia@ces.edu.co
Universidad CES
Colombia

Rateau, Patrick; Lo Monaco, Grégory
La Théorie des Représentations Sociales: orientations conceptuelles, champs
d'applications et méthodes
CES Psicología, vol. 6, núm. 1, enero-junio, 2013, pp. 1-21
Universidad CES
Medellín, Colombia

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=423539419002>

- Comment citer
- Numéro complet
- Plus d'informations de cet article
- Site Web du journal dans redalyc.org

redalyc.org

Système d'Information Scientifique

Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal
Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

La Théorie des Représentations Sociales: orientations conceptuelles, champs d'applications et méthodes¹

The Theory of Social Representations: Conceptual approaches, fields of application and methods

La Teoría de las Representaciones Sociales: Orientaciones conceptuales, campos de aplicaciones y métodos

Patrick Rateau² y Grégory Lo Monaco³

²Université de Nîmes, ³Aix-Marseille Université

Forma de citar: Rateau, P. & Lo Monaco, G. (2013). La Théorie des Représentations Sociales: orientations conceptuelles, champs d'applications et méthodes. *Revista CES Psicología*, 6(1), 1-21.

Résumé

Depuis sa formulation initiale, la Théorie des Représentations Sociales (TRS, Moscovici, 1961) a connu un essor remarquable au niveau mondial et constitue aujourd'hui une théorie majeure et incontournable au sein du champ disciplinaire que constitue la psychologie sociale. Cependant, de par les différentes orientations développées au sein de cette théorie, sa diffusion et son succès ont largement dépassé les frontières de cette discipline. Cet article se propose de dessiner les contours de la TRS en proposant un panorama des différentes orientations qu'elle a vu naître, des applications dont elle a pu faire l'objet et enfin des méthodologies qu'elle utilise et qu'elle a suscitées.

Mots-clés: Théorie des Représentations Sociales, Psychologie Sociale, Méthodologies.

Abstract

Since its early formulation, Social Representations Theory (SRT, Moscovici, 1961) presented a remarkable development in the world. And today, it is an essential and ineluctable theory in the field of social psychology. However, due to the various directions that have been developed within this theory, its diffusion and success have widely exceeded the borders of this discipline. This article aims to draw the outlines of the SRT by proposing an overview of the arisen approaches, its contributions, and finally, the methodologies the theory has implemented and promoted.

Keywords: Social Representations Theory, Social Psychology, Methodologies.

¹ Ce texte a été rédigé peu de temps avant le décès de Jean-Claude Abric. Nous souhaitons bien évidemment lui dédier, lui, sans qui la théorie des représentations sociales ne serait sans doute pas ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

² Professeur de Psychologie Sociale Université de Nîmes, Laboratoire de Psychologie Sociale, EA849, Aix-Marseille Université. patrick.rateau@unimes.fr

³ Maître de conférences en Psychologie Sociale, Aix-Marseille Université, Laboratoire de Psychologie Sociale EA849. gregory.lo-monaco@univ-amu.fr

Resumen

Desde su formulación inicial, la Teoría de las Representaciones Sociales (TRS, Moscovici, 1961) conoció un desarrollo notable a nivel mundial y constituye hoy una teoría fundamental e inevitable en el campo de esta disciplina que constituye la psicología social. Sin embargo, según las diferentes orientaciones desarrolladas al interior de esta teoría, su difusión y su éxito han superado ampliamente las fronteras de dicha disciplina. Este artículo se propone dibujar los contornos de la TRS proponiendo un panorama de las diversas orientaciones que ha visto nacer, de las aplicaciones de las que puede ser objeto y finalmente de las metodologías que utiliza y que ha suscitado.

Palabras claves: Teoría de las Representaciones Sociales, Psicología Social, Metodologías.

Introduction

Depuis sa formulation initiale par Moscovici (1961), la Théorie des Représentations Sociales (TRS, Rateau, Moliner, Guimelli, & Abric, 2011; Wagner et al., 1999) a connu un large développement international et a donné lieu à des manifestations scientifiques régulières, réunissant des chercheurs venant de plusieurs pays, afin d'échanger autour de nouveaux apports conceptuels et méthodologiques et de rendre compte de l'utilité de cette théorie en termes d'applications. Cet engouement scientifique a permis de faire éclore diverses orientations conceptuelles contribuant chacune à la compréhension des phénomènes de société. De par leur spécificité, ces orientations se sont chacune dotées d'outils méthodologiques propres. Dans le cadre de cet article, nous tenterons de dessiner les contours conceptuels de la TRS en abordant les différentes approches qu'elle a vu naître depuis l'étude princeps conduite par Moscovici à propos des représentations sociales liées à la diffusion de la théorie psychanalytique dans les années 50. Nous tenterons également de donner quelques exemples de champs d'applications dans lesquels la TRS a démontré son utilité et nous terminerons

en abordant les voies méthodologiques empruntables en fonctions des différentes orientations conceptuelles existantes.

Une théorie du sens commun

La psychologie sociale, en tant que discipline dédiée à l'étude du sens commun, porte une attention toute particulière au fait que nous avons quotidiennement recours à des connaissances et à des attributions « naïves » pour expliquer et comprendre le monde qui nous entoure. Il nous est en effet nécessaire, pour appréhender et maîtriser notre environnement, de le rendre prévisible et de lui trouver une certaine cohérence et une certaine stabilité. Nous évoluerions sinon en permanence dans un territoire du vide, sans aucun repère, ni aucun point cardinal nous indiquant le chemin à suivre. Cette cohérence et cette stabilité ne peuvent être atteintes sans attribuer de significations aux événements, aux comportements, aux idées et aux échanges que nous entretenons avec autrui et avec la société dans son ensemble. L'environnement quotidien dans lequel nous évoluons est donc complexe à double-titre. D'une part parce qu'il est constitué d'innombrables situations, d'une foule d'événements et d'une multiplicité

d'individus et de groupes ; d'autre part parce que nous sommes constamment sollicités, au cours de nos interactions quotidiennes, à prendre des décisions, à nous prononcer sur tel ou tel sujet ou encore à expliquer tel ou tel comportement. En d'autres termes, nous sommes en permanence plongés dans un milieu saturé d'informations que nous devons constamment traiter. Du fait de cette complexité, il est clair qu'il nous est impossible de considérer cet environnement comme tel qu'il est et que nous devons le simplifier, le rendre plus prévisible et plus familier. En un mot, nous allons devoir le reconstruire à notre façon. Considérons toutefois que ce travail de reconstruction ne se fait jamais de manière isolée et que nous l'effectuons toujours en interaction avec autrui. Dès l'enfance, nous fréquentons ou sommes exposés à des lieux, des situations, des vecteurs d'informations tels que l'école, la famille, les institutions ou les médias. De ces rencontres et de ces échanges naissent et se transmettent des façons de voir, une certaine vision des choses qui nous entourent, ce qui est perçu comme bien ou comme mal, comme juste ou injuste, comme tolérable ou non, ce qui est dicible ou indicible, ce qui est avouable ou à taire. Bref, et pour une très large part, nous ne faisons qu'apprendre la construction déjà réglée du monde dans lequel nous évoluons, les valeurs qui l'investissent, les catégories qui l'ordonnent et les principes mêmes de sa compréhension. De cette manière, nous apprenons une réalité déjà (re)construite. Il s'agit de notre part d'héritage social. Par la suite, nos appartenances à des groupes sociaux, qu'il s'agisse d'associations, de clubs, d'organisations professionnelles, de partis politiques ou de réseaux sociaux, nous amèneront à modeler notre perception de l'environnement. C'est donc avant tout à travers nos échanges et nos communications avec autrui que se

constitue notre réalité du monde environnant et qui devient « la vérité » de celui-ci. De par nos contacts sociaux et nos échanges interpersonnels, nous acquérons, transmettons et pérennisons des savoirs, des croyances et des valeurs qui nous permettent de partager une conception commune des choses et des autres. En ce sens, cette reconstruction de la réalité, cette représentation de la réalité qui prend pour chacun d'entre nous valeur de vérité est avant tout sociale, c'est-à-dire élaborée en fonction de nos caractéristiques et partagée par un ensemble d'autres individus ayant ces mêmes caractéristiques.

Ce point est d'une importance capitale. Car si tous les groupes sociaux ne partagent pas les mêmes valeurs, les mêmes normes, les mêmes idéologies, ni les mêmes expériences pratiques, tous élaborent des représentations qui dépendent étroitement de celles-ci. Il en résulte une double conséquence : d'une part, les représentations sociales portent la marque de l'appartenance sociale des individus qui en sont porteurs et garantissent leur identité ; d'autre part, elles permettent à ces mêmes individus de distinguer « les autres », ceux qui ne partagent pas les mêmes représentations et qui leur apparaissent au mieux comme différents, au pire comme ennemis.

En définitive, les représentations sociales peuvent être définies comme des « systèmes d'opinions, de connaissances et de croyances » propres à une culture, une catégorie ou un groupe social et relatifs à des objets de l'environnement social. Arrêtons-nous quelques instants sur cette définition car elle implique qu'à propos des représentations sociales la distinction entre les notions « d'opinions », « de connaissances » et de « croyances » est obsolète. En effet, si les opinions relèvent plutôt du domaine de la prise de position, les connaissances du domaine du savoir et

de l'expérience et les croyances de celui de la conviction, tout, dans notre expérience quotidienne, nous démontre que les confusions entre ces trois notions sont régulières. On observe en effet régulièrement que des croyances accèdent au statut d'informations attestées ou que des opinions ressemblent étrangement à des croyances. De sorte que la frontière est souvent floue entre le « je pense », le « je sais » et le « je crois ». En conséquence, les contenus d'une représentation peuvent indifféremment être qualifiés d'opinions, d'informations ou de croyances et nous pouvons retenir qu'une représentation sociale se présente concrètement comme un ensemble indifférencié « d'éléments cognitifs » relatifs à un objet social.

Cet ensemble comporte quatre caractéristiques principales:

- Tout d'abord, il est *organisé*. Il ne s'agit pas d'un chapelet d'éléments cognitifs mis bout à bout, mais bien d'une « structure ». Cela signifie que ces éléments entretiennent des relations, des liens, qui les rendent interdépendants. Ces relations sont également le fruit d'un certain partage d'une vision des choses. Elles peuvent être envisagées de façon multiples: en termes d'équivalence, de réciprocité, mais aussi d'antagonisme et de contradiction. Des opinions peuvent être compatibles avec certaines croyances et entrer en opposition avec d'autres.
- Ensuite, cet ensemble est *partagé* au sein d'un même groupe social. Il est cependant utile de préciser que ce consensus est toujours relatif car il dépend à la fois de l'homogénéité du groupe et de la position des individus par rapport à l'objet. De telle sorte que le caractère consensuel d'une représentation est généralement partiel et souvent localisé à certains éléments de cette dernière.
- Troisièmement, cet ensemble est *collectivement produit* à l'occasion d'un processus global de communication. La mise en commun des éléments à l'origine de la formation de la représentation sociale, et donc le partage de ces éléments, dépend étroitement des échanges interindividuels et de l'exposition aux communications internes et externes au groupe. En outre, la mise en commun favorise la possibilité de découvrir et de porter à la connaissance des autres des informations nouvelles mais, surtout, de se rendre compte des convergences qui tendent à créer les conditions d'apparition du consensus et à conférer une validité sociale aux diverses opinions, informations et croyances partagées.
- Enfin, cet ensemble comporte une quatrième caractéristique qui renvoie à sa finalité qui est d'être *socialement utile*. D'abord, on l'a vu, parce que les représentations sociales constituent des grilles de lecture, de décryptage et donc de compréhension de la réalité à laquelle nous sommes confrontés. Elles sont donc socialement utiles de ce point de vue mais pas seulement. En effet, elles sont également des guides lors de nos interactions sociales et elles interviennent massivement lors de nos échanges avec les autres groupes. Toute société, comme l'ont mis en évidence Smith (1776) et Durkheim (1893/1947) repose sur la division du travail. Celle-ci est à la fois la condition de la cohésion sociale et la source permanente de rapports de dépendance et de pouvoir au sein de la collectivité. Elle a en effet pour résultat de différencier des groupes, des rôles, des statuts, des professions, des castes, etc. Ainsi, les uns ont besoin des

autres mais les uns ne se confondent pas avec les autres. La complémentarité et la différenciation sont deux opérations solidaires qui s'actualisent pleinement au sein des représentations. En outre, les représentations sociales fournissent des critères d'évaluation de l'environnement social qui permettent de déterminer, justifier ou légitimer certaines conduites. Dans cette perspective, elles remplissent donc une fonction d'orientation des pratiques sociales et constituent à ce titre des systèmes d'attentes ou d'anticipation qui permettent l'ajustement comportemental. Enfin, elles interviennent également *a posteriori* de par le fait qu'elles constituent des systèmes de justification de nos comportements et de ceux d'autrui.

Ainsi définie, on comprend bien pourquoi et comment les représentations sociales servent de guide quant à la compréhension et à la maîtrise de notre environnement quotidien. Mais il serait toutefois erroné de penser que cette élaboration du maintenant, de l'immédiat, se constitue isolément du passé. En effet, les représentations sociales actuelles sont toujours redevables d'un « avant » dans lequel elles puisent des significations et qui se trouve lui-même transformé au regard des enjeux contemporains suscités par l'objet. Selon Rouquette (1994, p. 179), en effet:

Une représentation sociale a pour propriété fondamentale d'être historique. Cela signifie, d'une part qu'elle procède de l'histoire entendue comme devenir des sociétés, d'autre part qu'elle a elle-même une histoire entendue comme développement logico-temporel qui articule typiquement genèse, transformation et dépérissement. La représentation est ainsi à la fois un produit du devenir et un

produit en devenir ; le changement n'est pas pour elle un accident, il appartient à son essence

De fait, saisir une représentation, c'est avant tout en saisir un état de celle-ci à un moment donné. Cela implique que l'état présent d'une représentation doit être appréhendé en relation avec la saisie de son état antécédent. Rouquette (1997, p. 90) précise en outre que la représentation « à la fois le résultat et le moment d'une histoire ; qu'elle renvoie d'un côté à sa genèse et de l'autre à son propre dépassement, et qu'elle n'est pas pleinement intelligible si on l'abstrait de cette dialectique ». De fait, les processus à l'œuvre dans la genèse des représentations sociales sont à la fois marqués par l'actualité de la société et par son histoire (Roussiau & Bonardi, 2002).

Un autre constat s'impose. Il révèle le caractère social des processus en jeu dans la production des représentations. En effet, il est d'usage d'inscrire les représentations sociales dans un cadre conceptuel plus large, celui de la pensée sociale. Si l'on suit les propos d'Abric (1994a), le rôle des représentations sociales se situe à la fois en amont et en aval des jugements et des conduites émis par les individus et les groupes à l'égard d'un objet, d'une situation ou d'un événement donné. En d'autres termes, la plupart du temps, « les jeux sont faits à l'avance » et cela par un canevas de détermination *a priori* de l'interprétation faite des objets ou des événements rencontrés. De plus, la fonction justificatrice des représentations sociales nous fait également entendre le rôle joué *a posteriori* par ces dernières en ce qui concerne l'action argumentative exercée par les individus et les groupes pour cautionner et préserver leur vision du monde. On voit donc se dessiner, en arrière-plan de ces propos, que le processus socio-représentationnel au sens large ne repose

pas sur un raisonnement de type hypothético-déductif propre à la logique formelle et rationnelle, mais qu'il se trouve déterminé par une logique dont le caractère social des processus qui la gouverne fait qu'elle ne répond pas aux cadres scientifiques et formels. C'est pourquoi, Guimelli (1999) propose de considérer les représentations sociales comme une modalité d'expression de la pensée sociale. Dans la même ligne, lorsque Moscovici (1969) propose que « *le sujet et l'objet ne sont pas foncièrement distincts* », il considère, comme le commente Abric (1994a, p.12) que « le stimulus et la réponse sont indissociables : ils se forment ensemble [...] jusqu'à un certain point cette réponse est à l'origine du stimulus, c'est-à-dire que ce dernier est déterminé en grande partie par la réponse ». Concrètement, un individu ou un groupe dispose *a priori* d'un système de compréhension et d'évaluation d'un événement donné. Ce système est régi par *la pensée sociale* caractérisée par une logique relationnelle et non rationnelle. En qualifiant cette pensée de « sociale », on traduit l'idée selon laquelle ce ne sont pas les caractéristiques objectives d'une situation qui déterminent les comportements des individus et des groupes, mais davantage les caractéristiques reconstruites socialement par ceux-ci. En effet, lorsqu'on aborde – y compris en situation expérimentale – des questions qui ne sont pas épurées de tout contexte social, des distorsions apparaissent et le sens attribué aux phénomènes ou aux objets dénote l'intervention de processus sociaux bien spécifiques au mode de fonctionnement de cette forme de pensée. C'est pourquoi il est courant, en sciences sociales, d'opposer le sujet optimal au sujet social (Rouquette, 1994), la pensée rationnelle à la pensée sociale (Guimelli, 1999; Rouquette, 1973). Ce qui est rationnel (i.e. répondant à la logique formelle) devrait être insensible au

contexte social, en revanche, ce qui est social (les croyances et comportements « naturels » sinon irrationnels) trouve son essence même, et par là ses significations, dans ce dernier. D'une façon plus précise, on entend par sujet optimal, un sujet qui interagit avec son environnement en mobilisant une pensée logico-scientifique basée sur un raisonnement de type hypothético-déductif indépendant du contexte social et des enjeux normatifs et/ou identitaires qui en découlent. Il s'agit globalement de la méthode du scientifique qui consiste à utiliser la démonstration pour administrer la preuve du bien fondé de ses propos, c'est-à-dire qui procède par la formulation d'hypothèses et qui pose ses conclusions en référence aux présupposés scientifiques qu'il a exposés préalablement. Le sujet social adopte une logique inverse qui consiste à conclure et à justifier *a posteriori* telle ou telle conclusion. La pensée sociale, à travers ses différentes modalités d'expression, permet dans le même temps de satisfaire à la fois l'économie et l'homéostasie cognitive. Elle fait coïncider des idées, des croyances et des raisonnements qui *a priori* n'iraient pas ensemble. Concrètement, elle permet de détecter une cohérence, une logique, un équilibre, là où, d'un point de vue formel scientifique et rationnel, on y décèlerait un illogisme. Pour autant, il semble difficile de qualifier cette pensée sociale d'irrationnelle. En effet, une distinction fondamentale doit être posée lorsqu'on aborde la définition d'un tel concept. Si les contenus (i.e. les croyances) construits, véhiculés et admis par une telle pensée peuvent paraître irrationnels (i.e. du point de vue des contenus qu'ils véhiculent comme par exemple les croyances relatives aux pouvoirs des guérisseurs), ils ne le sont qu'à l'aune de la comparaison avec la logique formelle. Or, la pensée quotidienne, celle qui s'exprime dans les conversations de tous les jours, dans la transmission des rumeurs, la narration des

souvenirs, ou les passions des foules, ne possède aucune des spécificités et des contraintes de la pensée « logique » à laquelle on puisse la comparer. Mais elle en a d'autres. Elle possède, autrement dit, une cohérence et une logique propres qu'il revient justement à la psychologie sociale de comprendre et de restituer. On parlera alors de l'Autre pensée en psychologie sociale, de rationalité située, d'une pensée contextuelle et *contextualisante*, soumise aux variations culturelles et sociales.

Si l'on peut considérer que la plupart des chercheurs s'intéressant aux représentations sociales s'accordent sur ces quelques éléments de définition, plusieurs orientations théoriques ont toutefois été proposées et ont développé de vastes champs de recherches comportant des objectifs et faisant usage de méthodes différentes.

Les orientations de la TRS

Le modèle sociogénétique

Dès la formulation de la théorie, Moscovici (1961) souhaite avant tout proposer une description de la genèse et du développement des représentations sociales. Selon lui, c'est l'apparition d'une situation nouvelle, innovante ou bien d'un phénomène inconnu ou d'un événement inhabituel qui favorise l'émergence d'une représentation sociale. Du fait du caractère nouveau de l'objet ou du phénomène, l'information à son propos est limitée, incomplète et fait l'objet d'une grande dispersion dans les différents groupes sociaux impliqués par l'émergence de cet objet (ce que Moscovici dénomme la *dispersion de l'information*). Ces caractéristiques de l'objet bouleversent le cours habituel des choses et suscitent inquiétude et attention (pensez par exemple à l'apparition du SIDA dans les années 80). Elles motivent donc une

activité cognitive intense visant à comprendre, maîtriser, voire se défendre de l'objet (phénomène de *pression à l'inférence*) et occasionnent une multiplicité de débats et de communications interpersonnelles et médiatiques. Ces débats empruntant divers canaux de communication s'accompagnent d'une mise en commun des informations, des croyances, des hypothèses ou des spéculations aboutissant à l'émergence de positions majoritaires dans les différents groupes sociaux. L'apparition de ces positions majoritaires témoigne de la naissance d'un consensus qui est facilitée par le fait que les individus traitent les informations sur l'objet ou la situation de façon sélective, en se focalisant sur un aspect particulier en fonction des attentes ou des orientations de leurs groupes d'appartenance (phénomène de *focalisation*).

L'émergence progressive d'une représentation, qui se réalise de façon spontanée, repose donc sur trois ordres de phénomènes qui constituent les conditions de son apparition : la dispersion de l'information, la focalisation et la pression à l'inférence. Mais ces phénomènes eux-mêmes se développent sur la toile de fond de deux processus majeurs définis par Moscovici: l'*objectivation* et l'*ancrage*.

- L'*objectivation* renvoie à la façon dont l'objet nouveau va, par le biais des communications à son propos, être rapidement simplifié, imagé et schématisé. Tout d'abord, par un phénomène de construction sélective, les différentes facettes de l'objet sont extraites de leur contexte et soumises à un tri en fonction de critères culturels (tous les groupes n'ont pas un égal accès aux informations relatives à l'objet) et de critères normatifs (n'est retenu que ce qui concorde avec le système de valeurs du groupe). Les différents aspects de

l'objet sont ainsi détachés du champ auquel ils appartiennent pour être appropriés par les groupes qui, en les projetant dans leur univers propre, peuvent mieux les maîtriser. Ensuite, ces éléments sélectionnés vont former ce que Moscovici appelle *un noyau figuratif*, c'est-à-dire un ensemble imagé et cohérent qui reproduit l'objet de façon concrète et sélective. Par ce processus d'objectivation, les individus transforment un concept en une image, en un noyau figuratif. Selon Jodelet (1984, p. 373), « *la représentation rend interchangeables le percept et le concept* ». Enfin, en pénétrant dans le corps social au moyen des communications, en se généralisant de manière collective, cette schématisation de l'objet se substitue à la réalité même de l'objet et se « naturalise ». On assiste à une « chosification », une « réification » voire une ontologisation du concept qui devient un élément, un être de la réalité. On parle de ces concepts hypothétiques comme s'ils avaient une existence matérielle (Jodelet, 1984). La représentation est alors constituée et prend le statut d'évidence. Elle constitue une « théorie autonome » de l'objet qui va servir de base pour orienter les jugements et les conduites à son propos.

C'est ainsi qu'à propos de l'émergence de la représentation de la psychanalyse dans la société française, Moscovici constate l'apparition d'un noyau figuratif composé de quatre éléments: le conscient, l'inconscient, le refoulement et le complexe qui sont totalement extraits de leur contexte théorique initial. Ils sont aussi naturalisés dans le sens où les individus ne considèrent plus qu'il s'agit de notions abstraites mais bien d'éléments concrets et observables de l'appareil psychique. Il devient alors possible de communiquer sur la

psychanalyse en dehors de son cadre conceptuel, de reconnaître des catégories de troubles ou de symptômes (le complexe de supériorité, de modestie, le lapsus, le refoulement inconscient, l'acte manqué, etc.) et des catégories de personnes (le complexé, le refoulé, le névrosé, etc.). La psychanalyse n'est alors plus quelque chose d'abstrait mais devient de la sorte palpable, compréhensible, utilisable et le vocabulaire la concernant se propage dans les couloirs du sens commun et des conversations quotidiennes.

- Le processus d'ancrage complète celui d'objectivation. Il rend compte de la façon dont l'objet nouveau va trouver sa place dans le système de pensée préexistant des individus et des groupes. Selon un mode élémentaire de production de connaissance qui repose sur un principe d'analogie, l'objet nouveau va être assimilé à des formes déjà connues, des catégories familières. Il va, dans le même temps, s'inscrire dans un réseau de significations déjà présent. Pour résumer, ancrer c'est avant tout « *rendre familier l'insolite et insolite le familier, changer l'univers tout en le gardant comme notre univers* » (Moscovici, 1976, p. 58). La hiérarchie des valeurs propres aux différents groupes va constituer un réseau de sens à partir duquel l'objet va être situé et évalué. Donc, en fonction de groupes sociaux, l'objet va donner lieu à diverses interprétations, toujours en relation avec un enjeu identitaire. Cette interprétation va, de plus, s'étendre à tout ce qui concerne de près ou de loin cet objet. En effet, chaque groupe social va rattacher l'objet à ses propres réseaux de significations, garants de son identité. De cette manière se constitue un ensemble très vaste de significations collectives de l'objet. De cette manière

aussi, l'objet devient un médiateur et un joue un rôle important dans les relations entre les groupes. Toutefois, et c'est là un aspect essentiel de l'ancrage, cette intégration de la nouveauté dans un système de normes et de valeurs déjà présent ne se fait pas sans heurts. Il résulte de ce contact entre l'ancien et le nouveau un mélange d'innovation, dû à l'intégration de l'objet inconnu jusqu'alors, et de rémanence, cet objet venant réactiver les cadres de pensée coutumiers de manière à l'y incorporer. De la sorte, Moscovici (1976, p. 56) souligne que ce processus participe à la reconstruction de l'objet. Selon lui, « *représenter une chose, un état n'est en effet pas simplement le dédoubler, le répéter ou le reproduire, c'est le reconstituer, le retoucher, lui en changer le texte* ». De là découle qu'une représentation sociale apparaît toujours comme à la fois novatrice et rémanente, mouvante et rigide.

Sur cette base théorique générale du processus de genèse des représentations sociales s'est développé un large courant d'études, initié notamment par les travaux de Denise Jodelet (1989, 1992). Ce courant s'attache à l'étude descriptive des représentations sociales en tant que systèmes de signification qui expriment le rapport que les individus et les groupes entretiennent avec leur environnement. Ce courant met l'accent sur l'importance à accorder au langage et aux discours car il considère que c'est dans les interactions et dans l'espace public que se forment les représentations. Cependant, si les représentations sont considérées comme étant inscrites dans le langage, elles sont abordées également comme un langage à part entière en raison de leur valeur symbolique et des cadres qu'elles fournissent pour coder et catégoriser l'environnement des individus.

Afin de pouvoir rendre compte de ces aspects, ce courant s'est particulièrement inscrit dans des approches dites monographiques et qualitatives de recueil et d'analyse des discours et des pratiques (techniques ethnographiques, enquêtes sociologiques, analyses historiques, entretiens approfondis, focus-group, analyses du discours, analyses documentaire, techniques d'associations verbales, e.g. Kronberger & Wagner, 2000 ; Markovà, 1997, 2003 ; Wagner, 1994, Wagner et al., 1999)

Le modèle structural

Ce modèle prend appui à la fois sur le processus d'objectivation décrit par Moscovici et sur les travaux de Asch (1946) relatifs à la perception sociale et la formation des impressions. Dans cette perspective, Jean-Claude Abric et Claude Flament vont proposer une approche connue sous le nom de théorie du noyau central (Abric, 1993, 2001) qui a largement contribué à clarifier la logique sociocognitive qui soutient l'organisation générale des représentations sociales.

Pour rappel, Asch avait montré que, parmi les sept traits de caractère proposés aux sujets pour évaluer l'image d'un partenaire, l'un d'entre eux (chaleureux/froid) jouait un rôle capital et central dans le processus de perception dans la mesure où il déterminait à lui seul l'impression générale d'autrui d'une manière significativement plus importante que tous les autres. Concrètement, à partir du moment où le partenaire est évalué comme froid ou chaleureux, il s'ensuit que les évaluations sur ses autres traits de caractères dépendent de ce premier jugement.

En s'inspirant de ce résultat, Abric va proposer de dépasser le cadre purement génétique du concept de noyau figuratif

pour lui attribuer un rôle prépondérant dans toute représentation constituée. Le fondement de la théorie du noyau central est de considérer que, dans l'ensemble des éléments cognitifs qui constituent la représentation, certains vont jouer un rôle différent des autres. Ces éléments, appelés éléments centraux, se regroupent en une structure qu'Abric nomme « noyau central ». Cette structure interne à la représentation assure deux fonctions essentielles. D'une part, elle assure une fonction génératrice de sens. C'est par le noyau central que les autres éléments du champ représentationnel acquièrent une signification et une valeur spécifique pour les individus. D'autre part, elle assure une fonction organisatrice. En effet, c'est autour du noyau que s'agencent les autres éléments de la représentation. Et c'est ce même noyau qui détermine les relations que ces éléments entretiennent les uns avec les autres.

Ainsi, en tant que structure cognitive assurant une fonction génératrice de sens et organisatrice, le noyau structure à son tour les éléments se rapportant à l'objet de représentation. Ces éléments, placés sous la dépendance du noyau, sont appelés « éléments périphériques ». Ainsi que le propose Flament (1989), en référence à la théorie des scripts (Schank & Abelson, 1977) ces éléments périphériques permettent le fonctionnement de la représentation comme grille de « décryptage » des situations sociales rencontrées par les individus. Si le noyau central peut se comprendre comme la partie abstraite de la représentation, le système périphérique doit être entendu comme sa partie concrète et opérationnelle.

En définitive, selon Abric, les représentations sociales fonctionnent

comme une entité, mais avec deux composantes dont le statut est à la fois différent et complémentaire:

- Le système central structure les éléments cognitifs relatifs à l'objet. Il est le fruit des déterminismes historiques, symboliques et sociaux particuliers auxquels sont soumis les différents groupes sociaux et il est fortement lié à leur histoire. Il se caractérise par deux propriétés fondamentales. Il présente tout d'abord une grande stabilité, et assure, de ce fait même, la permanence et la pérennité de la représentation. Autrement dit, il présente une grande résistance au changement, c'est-à-dire à tout ce qui pourrait mettre en cause, d'une manière ou d'une autre, l'assise générale de la représentation. Il est par ailleurs le lieu de consensus de la représentation. Il en constitue ainsi la base commune, collectivement partagée. Il permet à chaque membre du groupe de « voir les choses » à peu près de la même façon et c'est par son intermédiaire que se définit l'homogénéité du groupe par rapport à un objet de représentation donné. En effet, il joue un rôle dans la reconnaissance des membres appartenant à son propre groupe et donc de ceux qui n'en font pas partie. Il constitue donc à ce titre un déterminant important de l'identité sociale du groupe et joue un rôle dans la différenciation avec les autres groupes.
- Si le noyau central, de par sa stabilité, peut être défini comme étant relativement indépendant du contexte (Abric, 1994a ; Flament, 1995) ou trans-situationnel (Lo Monaco, Lheureux, & Halimi-Falkowicz, 2008), le système périphérique, quant à lui, est en prise avec les contingences quotidiennes et permet l'adaptation de la représentation à des contextes sociaux variés. Flament

lui assigne trois fonctions essentielles : a) il prescrit les comportements et les prises de position en permettant aux individus de savoir ce qu'il est normal de dire ou de faire dans une situation donnée, compte tenu de la finalité de celle-ci ; b) il permet une personnalisation de la représentation et des conduites qui lui sont attachées. Selon le contexte, une même représentation peut donner lieu à des prises de positions interindividuelles différenciées au sein du groupe. Ces différences restent compatibles avec le système central mais correspondent à une variabilité à l'intérieur du système périphérique (Flament, 1995) ; c) il protège le noyau central en cas de nécessité et joue le rôle de « pare-chocs » de la représentation. En ce sens, la transformation d'une représentation sociale s'opère dans la plupart des cas par la modification préalable de ses éléments périphériques.

D'un point de vue épistémologique, l'approche structurale constitue un tournant majeur pour la TRS des représentations sociales. D'abord parce qu'elle fournit aux chercheurs un cadre conceptuel permettant d'étudier des représentations stabilisées et non plus des représentations en formation. Dans cette perspective, les représentations sociales ne sont plus de simples « univers d'opinions », mais deviennent des univers structurés. En ce sens, l'étude de leur structure prend le pas sur celle de leurs contenus. D'autre part, l'approche structurale offre un cadre d'analyse qui permet de saisir l'interaction entre le fonctionnement individuel et les contextes sociaux dans lesquels évolue l'individu. Enfin, parce qu'elle propose des concepts formalisés, l'approche structurale va permettre la formulation d'hypothèses concernant l'adaptation socio-cognitive des acteurs sociaux face aux évolutions de leur environnement. Et ces hypothèses sont à

l'origine de l'utilisation de la méthode expérimentale dans l'étude des représentations sociales.

Le modèle sociodynamique

C'est à partir du processus d'ancrage défini par Moscovici que Willem Doise (voir Clémence, 2001 pour une présentation générale) va proposer un modèle théorique visant à concilier la complexité structurelle des représentations sociales et leur insertion dans des contextes sociaux et idéologiques pluriels.

Selon Doise, les représentations ne peuvent s'envisager que dans une dynamique sociale qui, par le biais des rapports de communication, place les acteurs sociaux en situation d'interaction. Cette dynamique sociale, lorsqu'elle s'élabore autour de questions importantes, suscite des prises de position spécifiques, liées aux insertions sociales des individus. C'est-à-dire que les positions exprimées à propos d'une question donnée, dépendent fondamentalement des appartenances sociales de chacun, ce qui renvoie au processus d'ancrage décrit par Moscovici. C'est donc la question des relations entretenues entre les positions sociales et les représentations sociales qui ont amené Doise (1986, 1990) à considérer l'ancrage moscovicien comme faisant référence à l'inscription de l'objet de représentation dans un ensemble de rapports symboliques et sociaux. Mais Doise ajoute que les prises de position dépendent aussi des situations dans lesquelles elles sont produites. Cette double source de variation peut générer une multiplicité apparente de prises de positions qui sont pourtant produites à partir de principes organisateurs communs. En effet, pour Doise, toute interaction sociale a un caractère symbolique. Elle amène les individus et les groupes à se définir les uns par rapport aux autres. Elle participe donc à la définition de l'identité

de chacun. C'est pourquoi elle doit s'organiser selon des règles communes aux membres d'un groupe donné. En fournissant des "points de référence" partagés par rapport auxquels les individus et les groupes pourront prendre position, les représentations constituent ces règles. Elles organisent donc et reflètent les processus symboliques qui sous-tendent les interactions sociales.

Autrement dit ce modèle assigne aux représentations une double fonction. Elles sont définies, en premier lieu, comme des principes générateurs de prises de position. Mais ce sont aussi des principes organisateurs des différences individuelles. D'une part, elles fournissent aux individus des points de références communs. Mais dans le même mouvement, ces points de référence deviennent des enjeux à propos desquels se nouent les divergences individuelles. Si les représentations permettent de définir l'objet du débat, elles organisent aussi ce débat en suggérant les questions qu'il faut se poser.

Dans cette conception, il n'y a pas nécessairement consensus au niveau des opinions exprimées par les individus. Ce ne sont pas les points de vue qui sont partagés, ce sont les questions autour desquelles s'affrontent ces points de vue. En somme, les prises de positions peuvent diverger tout en se référant à un principe commun.

Remarquons enfin que la théorie des principes organisateurs fait une place importante aux relations intergroupes en essayant de montrer comment les différentes appartenances sociales peuvent déterminer l'importance accordée à différents principes. Dans cette optique, il s'agit d'étudier l'ancrage des représentations dans les réalités collectives.

Cette approche, qualifiée parfois de sociodynamique, introduit une nouvelle façon de concevoir la question du consensus dans la TRS. Pour Moscovici, ce consensus résultait du partage de certaines croyances au sein d'un groupe donné. Et ce partage était lui même le fruit de processus de communication. Pour Doise, les consensus se situent davantage au niveau des points d'ancrage d'une représentation sociale. Et les convergences ou les divergences entre ces points d'ancrage trouvent leur origine dans la structuration des rapports sociaux existant entre les groupes. Dans cette perspective, l'étude des représentations sociales doit faire appel à des méthodes multivariées permettant de mettre en évidence des liens entre éléments cognitifs mais également entre des individus ou des groupes et des éléments cognitifs (Doise, Clémence & Lorenzi-Cioldi, 1992, 1993). En référence aux travaux de Bourdieu (1977, 1979), il s'agit alors d'établir des principes d'homologie entre les positions sociales des individus et leurs prises de position de manière à faire émerger les principes organisateurs des représentations étudiées (Clémence, 2001; Lorenzi-Cioldi & Clémence, 2001, 2010; Spini, 2002).

L'élargissement de la théorie

Ces trois orientations théoriques ont constitué, et constituent toujours, les bases sur lesquelles vont se développer, notamment à partir des années 80, une multitude de travaux européens d'abord, puis hors des frontières de l'Europe, principalement en Amérique Latine.

Très tôt, et principalement sous l'influence de Farr (e.g. Farr & Moscovici, 1984; Farr, 1987, 1994) et de Hewstone (1989), la SRT va ainsi trouver des points d'ancrage et de développement au Royaume-Uni dont vont émerger, par exemple, les travaux de Duveen (e.g. Duveen & Lloyd, 1990;

Moscovici & Duveen, 2000) centrés sur l'articulation entre l'individuel et le collectif dans le cadre des processus micro-génétiques de socialisation; ceux de Jovchelovitch (2006) qui propose d'envisager les représentations sociales comme un espace entre l'individu et la société reliant objets, sujets et activités; ceux de Howarth (2011) centrés sur les liens entre la TRS et la théorie de l'identité sociale; ou encore ceux de Markovà (2003) qui développent les liens entre dialogicité et représentations sociales.

En Autriche, les travaux de Wagner (e.g. Wagner & Hayes, 2005) notamment ont permis de démontrer le rôle des interactions sociales et des échanges discursifs dans les processus de construction des représentations sociales. En Italie, d'abord sous l'impulsion de Palmonari (e.g. Doise & Palmonari, 1986), puis de Carugati (e.g. Mugny & Carugati, 1985), le travail de De Rosa (e.g. de Rosa, 2012) a permis l'implantation et la diffusion de la TRS dans l'ensemble des pays européens.

Outre-Atlantique, c'est principalement dans les Pays d'Amérique Latine et d'Amérique du Sud (et notamment le Mexique, le Brésil, l'Argentine et le Venezuela) que la TRS va trouver, à partir des années 90, un formidable terrain d'expansion. L'incidence des contextes sociaux, historiques et culturels sur la formulation des problématiques scientifiques latino-américaines y est pour beaucoup dans ce succès. Les chercheurs en psychologie sociale y ont trouvé une pensée créative, réflexive et critique, propre à répondre aux transformations et aux crises politiques, économiques et sociales propres à leurs territoires. Ils participent aujourd'hui activement aux développements théoriques de la TRS en l'articulant notamment avec d'autres problématiques psychosociales tels que, par exemple, la mémoire sociale ou les processus de changements sociaux.

La TRS et ses applications aux problèmes sociaux

Pour se convaincre de l'applicabilité de la TRS, on pourrait tenter de dresser l'inventaire des recherches qui l'ont mobilisée. On verrait alors que de nombreuses questions de société ont été abordées par ce moyen dans des domaines aussi variés que ceux de la santé (e.g. Apostolidis & Dany, 2012; Dany & Apostolidis, 2002; Joffe, 2002; Morin, 2001; Morin & Apostolidis, 2002; Washer & Joffe, 2006), de l'économie (e.g. Kirchner, Maciejovsky & Schneider, 2003; Penz, Meier-Pesti, & Kirchner, 2004; Roland-Lévy, Pappalardo-Boumelki & Guillet, 2010), du marketing (e.g. Piermattéo, Lo Monaco, Guimelli & Brel, 2012; Tafani, Haguel & Ménager, 2007), de l'environnement (par exemple Leone & Lesales, 2009) ou du rapport aux nouvelles technologies (e.g. Gal & Berente, 2008). Mais, outre le fait que nous ne pourrions ici faire la liste exhaustive de tous ces travaux, il n'est pas certain qu'une telle liste permette au lecteur de comprendre pourquoi la TRS est mise à contribution dans autant de problématiques différentes. De notre point de vue, la réponse à cette question tient en trois points: la TRS est une théorie souple et adaptable, c'est une théorie psychosociale du sens commun, c'est enfin une théorie qui a suscité l'élaboration de méthodologies variées.

Les méthodes d'étude des représentations sociales

Les différentes orientations théoriques, afin de pouvoir être opérationnelles, se sont en effet dotées de moyens méthodologiques divers. Il ne s'agira pas ici de détailler l'ensemble des méthodes utilisées. Des références bien documentées sur la question sont en effet disponibles (i.e. Abric, 1994b, 2003; Doise, Clémence & Lorenzi-Cioldi, 1992). Cependant, force est

de constater qu'en fonction des orientations que nous venons d'aborder, ce ne sont pas les mêmes méthodes qui sont sollicitées. Cela se comprend aisément lorsque l'on prend en considération les objectifs et les points d'ancrage de ces différentes approches.

En effet, le modèle sociogénétique suppose d'avoir recours à la monographie et/ou aux analyses de presse ou plus largement documentaires. A ce titre, les chercheurs ont davantage opté pour l'observation ou encore pour l'entretien individuel ou de groupe. De même que pour les tenants d'une approche discursive des représentations sociales, il est plus adéquat de procéder par entretien que de solliciter des analyses multidimensionnelles qui seraient fort peu adaptées. En revanche, dans le cadre du modèle sociodynamique, l'étude des variations interindividuelles relativement à des principes communs a conduit les chercheurs à se tourner spontanément vers les analyses multidimensionnelles (Multidimensional scaling). De plus, s'intéressant à la fois à des contenus lexicaux ou recueillis au moyen d'échelles d'intervalles, les auteurs se situant dans cette approche ont eu autant recours à l'analyse factorielle des correspondances (e.g. Deschamps, 2003; Doise, Clémence, & Lorenzi-Cioldi, 1992) qu'à d'autres types d'analyses comme l'analyse en composantes principales, les techniques de classification automatique, ou encore les techniques multidimensionnelles de type INDSCAL (Clémence, 2003).

Dans le cadre du modèle structural, les chercheurs ont, eux, développé un ensemble méthodologique apte à identifier la structure dichotomique opposant le noyau central aux éléments périphériques. Dans cette perspective, plusieurs voies ont été développées, comportant chacune des avantages et des inconvénients que nous

n'aborderons pas ici. D'une manière générale, on peut distinguer quatre types de méthodes au sein de cette orientation. Ces quatre types de méthodes proviennent du croisement de deux indicateurs.

On différenciera d'abord les méthodes permettant uniquement de formuler des hypothèses de centralité de celles qui autorisent le repérage systématique de la structure représentationnelle. On distinguera ensuite les méthodes qui permettent d'accéder au contenu de la représentation étudiée de celles qui ne le permettent pas. A notre connaissance, seul le modèle des schèmes cognitifs de base (SCB; Guimelli, 1993, 2003; Guimelli & Rouquette, 1992; Rouquette & Rateau, 1998) peut être qualifié de méthode autonome autorisant à la fois l'identification du contenu et de la structure des représentations sociales.

Parmi les méthodes permettant de recueillir le contenu des représentations sociales et de formuler à leur propos des hypothèses quant au statut structural des éléments qui composent ce contenu, nous pouvons relever la méthode des évocations libres (Vergès, 1992) et la méthode des évocations hiérarchisées (Abric, 2003; Abric & Vergès, 1994). L'examen des courbes de distribution obtenues au moyen de passation du questionnaire de caractérisation (questionnaire de type Q. sort, Abric, 2003; Lo Monaco et al., 2012) ou bien le traitement des données obtenues au moyen de ce questionnaire *via* l'analyse de similitude (Flament, 1981, 1986; Guimelli, 1998) autorisent la formulation d'hypothèses sans permettre le repérage du contenu et nécessitent donc l'application d'autres méthodes en amont. Enfin, d'autres voies méthodologiques permettent l'accès uniquement à la structure et supposent également l'identification préalable du contenu en ayant recours à d'autres modes de recueil. On citera

notamment l'induction par scénario ambigu (ISA, Moliner, 1993, 2002), le test de mise en cause (MEC, Moliner, 1989) et le test d'indépendance au contexte (TIC, Lo Monaco et al., 2008).

Enfin, il est utile de mentionner que plusieurs tentatives de croisement des modèles sociodynamique et structural ont été proposées amenant les chercheurs à utiliser des analyses multidimensionnelles, utilisées dans le cadre du modèle sociodynamique, sur la base de contenus recueillis au moyens de méthodes élaborées par les tenants du modèle structural (Guimelli, & Rateau, 2003; Lo Monaco, Piermattéo, Guimelli, & Abric, 2012; Moliner, 1995; Rateau, 2004a, 2004b).

Comme nous venons de le voir, la TRS depuis sa formulation initiale a donné lieu à un nombre important de développements

théoriques et de propositions méthodologiques. Il est évident qu'il était impossible, dans le cadre de cet article, d'être exhaustif. En effet, certaines avancées à la fois au niveau théorique et méthodologique n'ont pas pu être abordées. On peut faire référence notamment aux travaux portant sur la zone masquée des représentations sociales (Flament & Milland, 2010; Guimelli & Deschamps, 2000; Guimelli, Lo Monaco & Deschamps, 2010) ou encore aux travaux établissant des liens entre représentations sociales et les processus sociocognitifs (voir Rateau & Moliner pour une synthèse).

Ces derniers éléments nous montrent que la TRS bénéficie toujours d'un vif intérêt de la part d'un grand nombre de chercheurs et témoignent d'une volonté de l'inscrire dans le futur de la psychologie sociale.

Referencias

- Abric, J.-C. (1993) Central System, Peripheral System: Their Functions and Roles in the Dynamics of Social Representation. *Papers on Social Representations*, 2(2), 75–78.
- Abric, J.-C. (1994a). Les représentations sociales : aspects théoriques. In J.-C. Abric (Ed.), *Pratiques sociales et représentations* (pp. 11-35). Paris: Presses universitaires de France.
- Abric, J.-C. (1994b). Méthodologie de recueil des représentations sociales. In J.-C. Abric (Ed.), *Pratiques sociales et représentations* (pp. 59-82). Paris: Presses Universitaires de France.
- Abric, J.-C. (2001). A structural approach to social representations. In K. Deaux & G. Philogène (Eds.), *Representations of the Social* (pp. 42–47). Oxford, UK, Malden, MA: Blackwell.
- Abric, J.-C. (2003). La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales. In J.-C. Abric (Ed.), *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 59-80). Ramonville Saint-Agne: Erès.
- Abric, J.-C. & Vergès, P. (1994). Les représentations sociales de la banque. *Etudes et recherches du Gifresh*, 26.
- Asch, S. E. (1946). Forming impressions of personality. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 41, 258–290.
- Apostolidis, T. & Dany, L. (2012). Pensée sociale et risques dans le domaine de la santé : le regard des représentations sociales. *Psychologie Française*, 57(2), 67-81
- Bourdieu, P. (1977). La production des croyances: contribution à une économie des biens symboliques. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13, 3-43.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction: critique sociale du jugement*. Paris: Editions de Minuit.
- Clémence, A. (2001). Social positioning and social representations. In K. Deaux, & G. Philogène (Eds.), *Representations of the social* (pp. 83–95). Oxford, UK, Malden, MA: Blackwell.
- Dany, L. & Abric, J.-C. (2007). Distance à l'objet et représentations du cannabis. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 20(3), 77-104.
- Dany, L. & Apostolidis, T. (2002). L'étude des représentations sociales de la drogue et du cannabis: un enjeu pour la prévention. *Santé Publique*, 14(4), 335-344.
- De Rosa, A. S. (2012). *Social representations in the « social arena »*. London, UK: Routledge.
- Deschamps, J.-C. (2003). Analyse des correspondances et variations des contenus des représentations sociales. In J.-C. Abric (Ed.), *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 179-200). Ramonville Saint-Agne: Erès.
- Doise, W. (1986). Les représentations sociales: définition d'un concept. In W. Doise, A. Palmonari (Eds.), *L'étude des représentations sociales* (pp. 81-94). Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Doise, W. (1990). Les représentations sociales. In R. Ghiglione, C. Bonnet, J.F. Richard (Eds.), *Traité de psychologie cognitive*, Tome 3 (pp.111-174). Paris: Dunod.

- Doise, W., Clémence, A. & Lorenzi-Cioldi, F. (1992). *Représentations sociales et analyses de données*. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble.
- Doise, W. & Palmonari, A. (1986). *L'étude des représentations sociales*. Neuchâtel: Delachaux.
- Durkheim, E. (1893/1947). La division du travail. Paris : Presses Universitaires de France. [*The division of labor in society*. New-York, NY: The Free Press.]
- Duveen, G. & Lloyd, B. (1990). *Social representations and the development of knowledge*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Farr, R. (1987). Social representations, a French tradition of research. *Journal for the theory of social behaviour*, 17(4), 343-371.
- Farr, R. M. (1994). Attitudes, social representations and social attitudes. *Papers on Social Representations*, 3, 33-36.
- Farr, R. & Moscovici, S. (1984). *Social representations*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Flament, C. (1981). L'analyse de similitude : une technique pour la recherche sur les représentations sociales. *Cahiers de psychologie cognitive*, 1(4), 375-395.
- Flament, C. (1986). L'analyse de similitude : une technique pour les recherches en sciences sociales. In W. Doise & A. Palmonari (Eds.), *L'étude des représentations sociales* (pp. 139-156). Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Flament, C. (1989). Structure et dynamique des représentations sociales. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp. 204-219). Paris: Presses Universitaires de France.
- Flament, C. (1995). Approche expérimentale de type psycho-physique dans l'étude d'une représentation. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 28, 67-76.
- Flament, C. & Milland, L. (2010). La substitution dans les études de représentations sociales: quel processus impliqué ? *Psychologie Française*, 55, 195-210.
- Gal, U. & Berente, N. (2008). A social representation perspective on informational implementation : rethinking the concept of frames. *Information, Technology and People*, 21(2), 133-154.
- Guimelli, C. (1993). Locating the central core of social representations: towards a method. *European Journal of Social Psychology*, 23(5), 555-559.
- Guimelli, C. (1998). *Chasse et nature en Languedoc. Etude de la dynamique d'une représentation sociale chez des chasseurs languedociens*. Paris: L'Harmattan.
- Guimelli, C. (1999). *La pensée sociale*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Guimelli, C. (2003). Le modèle des schèmes cognitifs de base (SCB). Méthode et applications. In J.-C. Abric (Ed.), *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 119-146). Ramonville Saint-Agne: Erès.

- Guimelli, C. & Deschamps, J.-C. (2000). Effets de contexte sur la production d'associations verbales. Le cas des représentations sociales des Gitans. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 47-48(3-4), 44-54.
- Guimelli, C., Lo Monaco, G. & Deschamps, J.-C. (2010). The lawsuit against "Charlie Hebdo" and its effects on the social representations of the Muslim Community. *International Review of Social Psychology*, 23(3), 5-36.
- Guimelli, C. & Rateau, P. (2003). Mise en évidence de la structure et du contenu d'une représentation sociale à partir du modèle des Schèmes Cognitifs de Base (SCB): la représentation des études. *Nouvelle Revue de Psychologie Sociale*, 2(2), 158-169.
- Guimelli, C., & Rouquette, M.-L. (1992). Contribution du modèle associatif des schèmes cognitifs de base à l'analyse structurale des représentations sociales, *Bulletin de Psychologie*, 45, 196-202.
- Hewstone, M. (1989). Les représentations sociales et la causalité. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp. 252-274). Paris : Presses Universitaires de France.
- Howarth, C. (2011). Representations, identity and resistance in communication. In D. Hook, F. Bradley et M. W. Bauer (Eds.), *The social psychology of communication* (pp. 153-168). London, UK: Palgrave Macmillan.
- Jodelet, D. (1984). Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie. In S. Moscovici (Ed.), *Psychologie Sociale* (pp. 357-378). Paris : Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (1989/1992). Folie et représentations sociales. Paris: Presses Universitaires de France [*Madness and social representations*. Berkeley, CA: University of California Press]
- Joffe, H. (2002). Representations of health risks: What social psychology can offer health promotion. *Health Education Journal*, 61(2), 153-165.
- Jovchelovitch, S. (2006). *Knowledge in Context. Representations, Community and Culture*. London: Routledge.
- Kirchler, E., Maciejovsky, B., & Schneider, F. (2003). Everyday representations of tax avoidance, tax evasion, and tax flight: Do legal differences matter? *Journal of Economic Psychology*, 24, 535-553.
- Kronberger, N. & Wagner, W. (2000). Key words in context: statistical analysis of text features. In M.W. Bauer et G. Gaskell (Eds.), *Qualitative researching with text, image and sound. A practical handbook* (pp. 299-317). London: Sage.
- Leone, F., & Lesales, T. (2009). The interest of cartography for a better perception and management of volcanic risk: From scientific to social representations. *Journal of Volcanology and Geothermal Research*, 186, 186-194.
- Lo Monaco, G., Guimelli, C., Piermattéo, A. & Abric, J.-C. (2012). Questionnaire of characterization and correspondence factor analysis: a methodological contribution in the field of social representations. *The Spanish Journal of Psychology*, 15(3), 1233-1243.

- Lo Monaco, G., Lheureux, F. & Halimi-Falkowicz, S. (2008). Le test d'indépendance au contexte (TIC) : une nouvelle technique d'étude de la structure représentationnelle. *Swiss Journal of Psychology*, 67(2), 119-123.
- Lorenzi-Cioldi, F. & Clémence, A. (2010). Social representations. In: J. M. Levine and M. A. Hogg (Eds.), *Encyclopedia of Group Processes and Intergroup Relations* (vol. 2, pp. 823-826). Thousand Oaks, CA: Sage.
- Lorenzi-Cioldi, F. & Clémence, A. (2001). Group processes and the construction of social representations. In M. Hogg & S. Tindale (Eds.), *Blackwell handbook in social psychology*, Vol. 3: Group processes (pp. 311-333). Oxford: Blackwell.
- Markovà, I. (1997). Language and Authenticity. *The Journal for the Theory of Social Behaviour*, 27(2/3), 265-275.
- Markovà, I. (2003). *Dialogicality and Social Representations. The Dynamics of Mind*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Moliner, P. (1989). Validation expérimentale de l'hypothèse du noyau central des représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*, 41, 759-762.
- Moliner, P. (1993). ISA : l'induction par scénario ambigu. Une méthode pour l'étude des représentations sociales. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*. 6(2), 7-21.
- Moliner, P. (1995). A two dimensional model of social representations. *European Journal of Social Psychology*, 1, 27-40.
- Moliner, P. (2002). Ambiguous scenario and attribute challenge techniques. Social Representations of "The Firm" and "The nurse". *European Review of Applied Psychology*, 3(4), 273-280.
- Morin, M. (2001). Croyances, attitudes et représentations sociales dans la prévention et le traitement de l'infection au VIH. In. M. Bruchon-Schweitzer et B. Quintard (Eds.), *Personnalité et maladies* (pp. 239-258). Paris: Dunod.
- Morin, M. & Apostolidis, T. (2002). Contexte social et santé. In. G. Fischer (Ed.), *Traité de psychologie de la santé* (pp. 463-469). Paris: Dunod.
- Moscovici, S. (1961, 2008). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris : Presses Universitaires de France. Edition de 1976. [*Psychoanalysis. Its image and its public*. Cambridge (U.K.) and Malden, MA: Polity Press].
- Moscovici, S. & Duveen, G. (2000). *Social representations. Explorations in social psychology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Mugny, G. & Carugati, F. (1985). *L'intelligence au pluriel: les représentations sociales de l'intelligence et de son développement*. Cousset: Delval.
- Penz, E., Meier-Pesti, K. & Kirchler, E. (2004). It's practical, but no more controllable: Social representations of the electronic purse in Austria. *Journal of Economic Psychology*, 25(6), 771-787.

- Piermattéo, A., Lo Monaco, G., Guimelli, C. & Brel, P. (2012). Représentations sociales et applications dans le champ du marketing du vin. *Psihologia Social*, 29(1), 53-70
- Rateau, P. (2004a) Psychosociological anchoring and structural dynamic of social representations of the heterosexual/homosexual couple. *Swiss Journal of Psychology*, 63, 42-51.
- Rateau, P. (2004b). Princípios organizadores e núcleo central das representações sociais. Hipóteses empíricas. *Arquivos Brasileiros de Psicologia*, 56 (1). 93-104.
- Rateau, P. & Moliner, P. (2009). *Représentations sociales et processus sociocognitifs*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Rateau, P., Moliner, P., Guimelli, C., & Abric, J.C. (2011). Social Representation Theory. In P. Van Lange, A. Kruglanski & T. Higgins (Eds.), *Handbook of Theories of Social Psychology* (Vol. 2, pp. 478-498). London, Thousand Oaks, CA: Sage
- Roland-Lévy C., Pappalardo-Boumelki F., Guillet E. (2010). Representation of the financial crisis : effect on social representations of savings and credit. *The Journal of Socio-Economics*, 39, 142-149.
- Rouquette, M.-L. (1973). La pensée sociale. In S. Moscovici (Ed.), *Introduction à la psychologie sociale* (pp. 299-327). Paris: Larousse.
- Rouquette, M.-L. (1994). *Sur la connaissance des masses. Essai de psychologie politique*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- Rouquette, M.-L., & Rateau, P. (1998). *Introduction à l'étude des représentations sociales*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- Roussiau, N. & Bonardi, C. (2002). Quelle place occupe la mémoire sociale dans le champ des représentations sociales ? In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale* (pp. 33-49). Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Schank, R. & Abelson, R. (1977). *Scripts, plans, goals, and understanding: An inquiry into human knowledge structure*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum
- Smith, A. (1776). *An inquiry into the nature and causes of the wealth of Nations*. London: Strahan & Cadell.
- Spini, D. (2002). Multidimensional scaling. A technique for the analysis of the common field of social representations. *European Review of Applied Psychology*, 52, 231–240.
- Tafari, E., Haguel, V. & Menager, A. (2007). Des images de marque aux représentations sociales : une application au secteur de l'automobile. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 73, 27-46.
- Vergès, P. (1992). L'évocation de l'argent. Une méthode pour la définition du noyau central d'une représentation. *Bulletin de psychologie*, 45, 203-209.
- Vergès, P. (2001). L'analyse des représentations sociales par questionnaires. *Revue française de sociologie*, 42(3), 537-561.

Wagner, W. (1994). The fallacy of misplaced intentionality in social representation research. *Journal for the Theory of Social Behavior*, 24, 243-266.

Wagner, W., Duveen, G., Farr, R., Jovchelovitch, S., Lorenzi-Cioldi, F., Markovà, I. & Rose, D. (1999). Theory and method of social representations. *Asian Journal of Social Psychology*, 2, 95-125.

Wagner, W., & Hayes, N. (2005). *Everyday Discourse and Common Sense. The Theory of Social Representations*. Hampshire: Palgrave.

Washer, P., & Joffe, H. (2006). The "hospital superbug": Social representations of MRSA. *Social Science and Medicine*, 63, 2141–2152.

Recibido: Enero 22 2013 Revisado: Mayo 19 2013 Aceptado: Mayo 30 2013
